

poète

**POÈTES TUNISIENS
DE
LANGUE FRANÇAISE**

Claude BENADY
Larbi BEN ALI
Hedi BOURAOU
Majid EL HOUSSE
Salah GARMADI
Moncef GHACHEM
Abdelaziz KACEM
Chems NADIR

N° 115 - Bimestriel - 20 F

si

GÉRARD GIRAUDIN

l'oiseau-lyre

poésie

I



CLASSIQUE

l'oiseau-lyre

poésie

II



- Des poèmes pour les enfants de 4 à 12 ans.
- Des comptines, des rondes, des chansons...
- De l'humour, de la fantaisie, de la tendresse...
- Un choix d'une exceptionnelle richesse...
du folklore aux meilleurs poètes contemporains.



CLASSIQUES
HACHETTE

The image features the letters 'RTIL' in a large, bold, white sans-serif font, centered horizontally. The background is a dark, textured surface with a pattern of concentric, slightly irregular circles in a lighter shade of gray, creating a ripple effect. The overall aesthetic is modern and minimalist.

RTIL

*1^{ère}
radio
de
France*

NADAUD
enseignement privé
laïque

de la 2^e aux Terminales
A B C D G
horaires aménagés

initiation à l'informatique

BTS

COMMERCE INTERNATIONAL
GESTION COMPTABILITE *
sécurité sociale étudiants *

ses "Prépa"

Sc.Po. Vêto
Présup

médecine · pharmacie
P.C.E.M.1 · Vêto · Agri · Agro

18, rue Tiphaine
Paris 15^e

19, rue Jussieu (1) 579.82.37
Paris 5^e
(1) 337.71.16

AGENCE DE PUBLICITE SCOLAIRE

LE GROUPE **TOTAL**

répond aux demandes d'information
sous forme de documents divers
et de diapositives,

assure des conférences

adressez-vous à :

Département Enseignement

(Direction de l'Information et des Relations Extérieures)

5, rue Michel-Ange - 75781 Paris cedex 16

Tél. 743.80.00

**poètes,
vous voulez éditer
vos poèmes,**

**leur donner quelque audience,
une seule adresse :**

**Éditions
Saint-Germain-des-Prés
110, rue du Cherche-Midi
B.P. 223
75264 PARIS CEDEX 06**

**toute la poésie
contemporaine**

Joindre une notice bio-bibliographique à tout envoi de manuscrit

Poesie1

N° 115 Janvier-Février 1984

Direction

Lucienne COUVREUX-ROUCHÉ

Jean BRETON - Jean ORIZET

Michel BRETON

POÈTES TUNISIENS DE LANGUE FRANÇAISE

Une poésie méconnue, par Jean DÉJEUX... 9

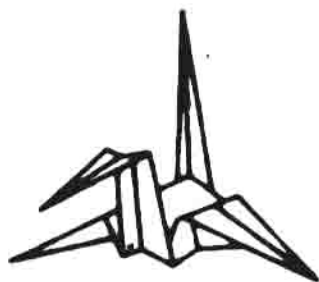
*Huit voix
aux quatre coins
de l'horizon :*

Claude BENADY	21
Larbi BEN ALI	29
Hedi BOURAOUI	37
Majid EL HOUSSEI	47
Salah GARMADI	57
Moncef GHACHEM	65
Abdelaziz KACEM	75
Chems NADIR	83

Neuf autres voix dans le chœur :

Tahar BEKRI	93
Mustapha CHELBI	94
Abdelmajid CHORFI	96
Jacqueline DAOUD	97
Ali HAMOUDA	101
Khemaïs KHAYATI	103
Abdeljelil MESSAOUDI	106
Raouf RAISSI	111
Amina SAID	113

Bibliographie des poètes cités	122
--------------------------------------	-----



Malgré nos recherches, il se peut que nous n'ayons pu identifier tous les ayants-droit des poèmes cités. Dans ce cas nous leur demandons de s'adresser à nous afin de nous permettre de combler des lacunes dont nous les prions de bien vouloir nous excuser.

UNE POÉSIE MÉCONNUE

Poètes tunisiens de langue française, avez-vous dit ? Ces poètes existent-ils donc, et de quelle qualité pour qu'on puisse en parler ? Ce n'est sans doute pas évident. En effet, des bilans littéraires à leur sujet sont singulièrement lacunaires (1). Nous leur avons, quant à nous, consacré quelques pages dans La Poésie contemporaine de langue française depuis 1945 (2). Ils existent, j'en ai rencontrés !

Sans doute, la littérature tunisienne est-elle d'abord une littérature de langue arabe, de par son histoire et sa quantité ; la langue française est une langue étrangère du fait même du Protectorat, autrefois. Il n'en demeure pas moins que des Tunisiens, hommes et femmes, publient en français, même si parfois ils connaissent aussi la langue arabe et écrivent même également dans cette langue. Chacun d'eux a ses raisons pour écrire en français. L'un ou l'autre dit qu'il est déchiré (comme ailleurs au Maghreb), les autres diront qu'ils sont bien contents de pouvoir se faire connaître et de s'exprimer en français.

1. Tawfik Baccar dans *Alif*, n° 1, décembre 1971, pp. 13-14 ; de même dans *Ecrivains de Tunisie* (Paris, Sindbad, 1981) présentés par le même critique ; on n'y trouve que Salah Garmadi (un des traducteurs, du reste, des textes arabes de l'ouvrage) et Moncef Ghachem. Dans les pages du *Monde* du 8 novembre 1974, consacrées à « La littérature tunisienne d'aujourd'hui », ces poètes sont oubliés totalement.

2. Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1973, pp. 626-629.

Un rapide bilan à tendance exhaustive permet de faire le point. De la fin du siècle dernier jusqu'aux années trente de notre siècle, quelques noms seulement sont cités, sans plus : Mustapha Kourda en 1894 dans La Revue tunisienne, plus tard Ahmed Chergui dans La Tunisie illustrée et La Vie tunisienne illustrée, Salah Ferhat, militant de la cause nationale, publiant en 1918 mais ne faisant éditer son recueil Chants de l'amour qu'en 1978, tandis que Salah Ettri fait paraître le sien en 1931. D'autres noms sont connus et cités dans les périodiques : Mustapha Filali, Mohammed Souissi, etc. En Algérie, c'est dès 1896 que le guide et ami d'André Gide et de Francis Jammes, Athman Ben Salah, écrit des vers.

Puis, plus rien. Il faut attendre les années cinquante et donc le surgissement en qualité de la littérature maghrébine de langue française pour voir apparaître de nouveaux poètes, comme portés par la production littéraire de l'époque. Six autres publient à partir de 1949 jusque vers 1960 : M'Hamed Ghazi (Night, poésie nouvelle, 1949), Abdelwahab Bouhdiba (Les Perles illusoires, 1950), Bradeddine El Abbassi, Az-Eddine Derradji et surtout Abdelmajid Tlatli qui obtiendra le Prix de Carthage (Sur les cendres de Carthage, 1952). Issu de la communauté juive, Claude Benady commence alors une œuvre de grande qualité. Il est un des meilleurs poètes nés de la Tunisie. Il fondait en 1947, à Tunis, Périple ; il était rédacteur en chef de La Kahena et, en 1953, il créait avec André Blanchard la revue Correspondances, qui parut jusqu'en 1957. Il quittait alors son pays natal. En 1976, il obtenait pour son œuvre le Prix de l'Afrique méditerranéenne.

A partir de 1966, nous constatons comme un nouveau départ. Les recueils vont paraître au rythme de trois ou quatre par an. En cette année 1966, nous voyons d'ailleurs une reprise de la littérature maghrébine de langue française, d'un bout à l'autre du Maghreb : au Maroc, avec Souffles (Laâbi, Khaïr-Eddine), en Algérie (début d'un nouveau courant avec de nouveaux auteurs). En Tunisie, plusieurs poètes commencent une production remarquable et sur laquelle nous reviendrons : Larbi Ben Ali, Claude Benady (poursuivant son œuvre), Hedi Bouraoui, Salah Garmadi, Moncef Ghachem, Majid el Houssi, Abdelaziz Kacem, Chems Nadir. Nous leur consacrons à chacun plusieurs pages. A

côté de ces huit poètes, nous en mentionnerons neuf autres avec quelques poèmes : Tahar Bekri, Mustapha Chelbi, Abdelmajid Chorfi, Jacqueline Daoud, Ali Hamouda, Khemaïs Khayati, Abdeljelil Messaoudi, Raouf Raïssi et Amina Saïd.

Mais, outre cette sélection, il est possible de citer encore d'autres noms. Notons Sokrat Gorjani (Les Saisons rousses, 1966), Taïeb Brahim, Salah Ghileb, Malika Ben Redjeb (Graines d'espérance, 1970), Salah Khelifa (La Ronde des affamés, 1973 et L'Emir de sang, 1974), Amar Chabbi, Abdelkrim Tliba, Mehdi Missaoui, Mohammed Zarrouk, Ali Douifi, Sophie El Goulli (Signes, 1973 ; Nos rêves, 1974 et Vertige solaire, 1981, surtout), Ridha Zili (Ifrikyia ma pensée, 1967), Mohammed Moncef Metoui (Je crie mes chances, 1977), Mustapha Habibi, Mohammed Jamoussi (Le Jour et la nuit, 1976), Wahid Khadraoui, Samir Ayadi, Souad Hedri, Mounira Skandrani, Ali Smaoui, Mahmoud Larnaout, Moncef Charfeddine, Behija Gaaloul (Le Lac en flammes, 1982), Albert Memmi, Cherif Loueslati.

De 1949 à 1982 inclus, nous comptons 74 recueils de poèmes écrits par 41 auteurs dont trois femmes. Trente-trois de ces recueils ont été publiés en Tunisie, les autres à l'étranger, la plupart du temps en France. Beaucoup de ces ouvrages sont publiés à compte d'auteur, vu les difficultés rencontrées pour se faire éditer. A titre de comparaison, nous comptons pour le Maroc, de 1951 à 1982 inclus, 72 recueils de poèmes écrits par 38 auteurs. En Algérie, les œuvres sont plus nombreuses : 221 recueils de 1952 à 1982 inclus, et les auteurs également beaucoup plus nombreux, mais la quantité l'emporte parfois sur la qualité.

Outre le renouveau constaté à partir de 1966 pour l'ensemble du Maghreb, nous voyons pour la Tunisie la production de recueils augmenter à partir de 1972. Pour le Maroc à partir de 1971, mais surtout en 1980, malgré aussi les difficultés pour se faire éditer.

En cette année 1972, les Tunisois pouvaient prendre part à une soirée poétique présentée par le Club « Poésie et Théâtre » de la Maison de la Culture Ibn Rachid à Tunis, sur le thème « Cahiers de la Poésie tunisienne d'expression française », le samedi

26 février. Une dizaine de poètes lurent ou firent lire leurs poèmes : Ridha Zili, Ali Hamouda, Mahmoud Larnaout, Salah Garmadi, Abdelmajid Chorfi, Mohammed Aziza (qui signe Chems Nadir), Wahid Khadraoui, Moncef Ghachem, Hamadi Abassi et Mehdi Missaoui. Ce récital a été apprécié par le public. Les thèmes se retrouvent d'un bout à l'autre du Maghreb : la terre-mère, le renouveau, la révolte, le rêve, le sacrifice, la misère et l'espoir (3). Une autre soirée devait être consacrée à la poésie tunisienne de langue arabe, traduite en français.

Dire qu'écrire en français des poèmes dans un pays qui se veut de langue arabe, alors qu'en outre la langue maternelle est la langue arabe parlée, n'entraîne pas de problèmes particuliers, serait nier la réalité. Mais nous retrouvons ces problèmes d'expression, de bilinguisme et de biculturalisme aussi bien au Maroc qu'en Algérie (4). Des questions ont été posées en Tunisie à l'un ou l'autre des auteurs écrivant en français. Il faut d'ailleurs constater d'abord que certains écrivent aussi bien en français qu'en arabe et qu'ils choisissent telle forme d'expression, éventuellement selon tel genre littéraire. Ils s'expliquent eux-mêmes et chacun trouve bonne pour lui son explication. Salah Garmadi disait par exemple : « Je l'avoue, c'est par l'intermédiaire de la langue française que je me sens le plus libéré du poids de la tradition ; c'est là que le poids de la tradition étant le moins fort, je me sens le plus léger » (5). Mohammed Aziza écrit mieux en français, mais il sous-entend toujours « la nécessité absolue » de la traduction de ses œuvres en arabe. Samir Ayadi écrit davantage en arabe qu'en français, mais, s'exprimant en français, il se permet, dit-il, une simplicité, une précision et une liberté dans l'emploi de ses outils « que la langue arabe — encore défendue par des retardaires — ne me facilite pas beaucoup ». Wahid Khadraoui ne se pose pas la question du pourquoi il écrit en français : « J'ai écrit dans cette langue comme j'écris dans ma

3. Cf. Mehdi Missaoui, « Quand la poésie se fait spectacle », *L'Action*, 5 mars 1972.

4. Voir encore notre *Situation de la Littérature maghrébine de langue française*, Alger, Office des Publications universitaires, 1982, ch. II, Langue française et création littéraire.

5. *Alif*, n° 1, cité, p. 37.

langue maternelle ». Mehdi Missaoui pense que « l'expression française est aussi tunisienne que la langue arabe ». Pour lui, certains auteurs ont acquis « la sensibilité de la langue de l'ex-colonisateur » (6). Un Algérien disait pareillement qu'une langue, c'est toute une vie, l'expression du tréfonds de soi-même, et qu'il possédait le français de cette façon-là, la langue « étrangère » étant parvenue chez lui à maturité. Mais rien n'est simple dans cet ordre de choses. Abdelaziz Kacem avance qu'il est profondément lui-même en s'exprimant en arabe : « Ecrire en français est souvent pour moi une source de déchirement, mais jamais de reniement » (7). Moncef Ghachem, lui, est très explicite : « Je me gausse de l'angoisse sénile de ceux qui galvaudent la poésie maghrébine d'expression française, prétextant déracinement et déculturation ». Pour ce poète, « le français est historiquement assumé et constitue un instrument culturel efficace et fortement intégré. Je l'utilise car il a la capacité de traduire pleinement mon actuelle réalité spécifique d'Arabe, de Maghrébin, de Tunisien ». Le vocabulaire de ses œuvres est français, dit-il, mais le contenu n'a qu'une « correspondance approximative » avec ce vocabulaire car l'auteur puise dans « trois univers linguistiques culturels à la fois : l'arabe dialectal, l'arabe littéraire et le français ». Le poète écrit en français sans se couper pour autant de la réalité vivante de son pays, dit-il (8).

Salah Garmadi écrivait en 1974 un texte savoureux : « Comment écrire en trois langues » (9). Il concluait ses réflexions sur ces problèmes d'expression : « Devant toute bouche trilingue et cousue, je dis : « liberté » et « crachez le morceau », en arabe classique ou parlé, en français roté ou éternué : que le mot soit et puis viendront les comptes ».

Il est certain que des recueils parus n'atteignent pas un très haut niveau de densité poétique, que manifestement le bagage de langue française est parfois pauvre, que le « poète » s'exerce plus

6. Pour ces diverses opinions, voir « Pourquoi écrivez-vous en français ? », *L'Action*, 12-13 mars 1972.

7. Interview, *Le Temps*, 18 novembre 1976.

8. Opinion dans *De tous les horizons*, Paris, Fondation d'Hautvillers, 1975, pp. 71-72.

9. *Le Monde*, cité, p. 20.

à faire des vers qu'à vivre une création littéraire qui surgirait des profondeurs de l'être et de son existence. Ceci, dans l'un ou l'autre cas. Comme en Algérie et comme au Maroc, des poèmes sont insignifiants, d'une platitude désolante. Mais ceci se remarque aussi en France où tous ceux qui se veulent ou se disent poètes ne le sont pas véritablement. Il ne semble pas enfin qu'il faille incriminer des problèmes de langues dans un pays de langue arabe, puisque nous constatons que des auteurs qui écrivent davantage en arabe n'en parviennent pas moins à une expression poétique en français hautement remarquable, tel, par exemple, Abdelaziz Kacem.

Est-il possible de discerner des tendances dans cette production tunisienne depuis les années cinquante ou depuis 1966 ? Il ne nous le semble pas. Nous remarquons tout de même que le contenu rejoint d'une façon générale ce que nous constatons dans les autres pays maghrébins, avec des nuances cependant. Ici, comme ailleurs, des poètes mineurs exhalent leurs sentimentalités, leurs rêveries, leur vague à l'âme et leurs désillusions. Mais au Maroc, plusieurs auteurs concentrent leur quête sur l'identité, la mémoire ancienne, les racines lointaines, (« sudiques », Khaïr-Eddine), en même temps que le désarroi et le retour sur soi. Et il s'agit souvent d'une recherche dramatique. En Algérie, la poésie de combat contre l'Autre pendant la guerre a tenu longtemps une grande place ; certains sont même restés coincés dans l'ornière. Depuis les années 1966, une nouvelle poésie crie son malaise d'être, son impatience de s'affirmer, sa soif de retour au tréfonds, sa faim de vivre pleinement ; de jeunes poètes parlent de franchises sexuelles, s'élèvent contre les noces préfabriquées, appellent un chat un chat, usent d'un langage coruscant quand ce n'est pas celui, plus paillard, de la rue (10). Ceci, à côté de quelques-uns au vocabulaire reçu et aseptisé. En Tunisie, nous retrouvons cette quête des racines et de l'identité (El Houssi, par exemple), le besoin de s'exprimer en profondeur, l'impatience de la révolte et de la contestation (mais sans doute moins qu'en Algérie et au Maroc). Alors que plusieurs poètes marocains

10. Cf. notre anthologie *Jeunes Poètes algériens*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1981, 205 p., coll. « Anthologies de la poésie universelle ».

paraissent poursuivre avec constance l'obsession de l'identité (sous l'influence, hier, d'Abdellatif Laâbi) mais également le combat (11), alors que de jeunes poètes algériens se retrouvent, eux aussi, sur des thèmes communs d'ennui, de morosité et donc, en contrepartie, de soif d'un air pur à respirer, les poètes tunisiens, eux, semblent plus dispersés dans leur thématique. Il est vrai aussi que Hedi Bouraoui habite Toronto, Majid El Houssi Padoue, Larbi Ben Ali et Claude Benady Paris, Amina Saïd pareillement, etc. Chacun vit son aventure poétique dans des contextes culturels différents (ou métissés), tout en plongeant ses racines ancestrales dans la Tunisie natale. Il est clair qu'Hedi Bouraoui, qui s'impose par une œuvre importante, milite pour l'éclatement de tous les ghettos et pour « faire sauter les barrières culturelles », comme il l'écrivait (12).

Cette poésie de langue française n'en rend pas moins compte d'un pays ouvert et en pleine mutation : une Tunisie qui se veut d'identité arabo-islamique par ses racines et son histoire, mais qui se veut en même temps à l'écoute des voix « autres » pouvant enrichir les « métissages culturels ». Qui sommes-nous ? Que devenons-nous ? Authenticité (açaâla), certes, mais aussi ouverture (tafattuh'), qui n'est pas reniement.

Les problèmes du livre tunisien et de l'édition sont débattus de temps à autre dans les organes de la presse tunisienne. En Algérie existe une Entreprise nationale du Livre pour l'édition et la diffusion. Au Maroc, plusieurs éditeurs privés existent. En Tunisie, de même, des éditeurs privés existent, à côté de la Maison tunisienne de l'Edition (M.T.E.) et de la Société tunisienne de Diffusion (S.T.D.). Citons aussi Cerès Productions. Le problème, ici comme ailleurs au Maghreb, est de s'assurer que le recueil sera bien imprimé et bien diffusé sur tout le territoire, ce qui n'est pas, de prime abord, évident. Quant aux œuvres éditées à l'étranger, leur diffusion à l'intérieur du pays est encore plus problématique, soit que l'œuvre apparaisse comme trop contestataire, soit que les libraires ne la connaissent pas, soit que le diffuseur national ne veuille pas sortir de devises pour acquérir

11. Voir notre étude « Poésie marocaine de langue française depuis 1964 », *Francofonie* (Bologna), Autunno, 1983-5, pp. 75-87.

12. *Jeune Afrique*, n° 710-711, 17-24 août 1974, p. 8.

des ouvrages de poésie. Imprimeurs et éditeurs (même officiels) ne dissimulent d'ailleurs pas leurs préoccupations de réussite commerciale et de rentabilité. En Algérie, cependant, l'Etat subventionne à 25 % le prix de l'importation du livre étranger (technique et sciences humaines) et les éditions nationales distribuent royalement 25 % de droits d'auteur, ce qui est certes un encouragement à la production (le but visé), mais ce qui est parfois aussi, en fait, une prime à la médiocrité.

Malgré cela, ici comme là, les auteurs vont se faire publier à l'étranger, à compte d'auteur la plupart du temps, ou bien recourent à l'auto-édition, comme en Algérie. Les recueils imprimés et édités par des entreprises privées sont souvent assez mal présentés, si bien que la poésie elle-même en souffre. Enfin, des recueils sont laissés de côté par la presse ; on ne parle que de quelques-uns, les autres ne sont pas connus. Ignorance de la production elle-même, d'une part, et mauvaise diffusion, d'autre part.

Des poètes parviennent cependant à faire paraître quelques poèmes dans Le Temps ou L'Action par exemple (à Tunis), quand des critiques éclairés font ce qu'ils peuvent pour ouvrir les pages des journaux à des poèmes. Et comment ne pas citer aussi la revue Alif (n° 1, 1971 — n° 12, printemps 1982) (13) qui poursuit avec constance sa parution et l'édition de fascicules d'un riche contenu.

Les poètes tunisiens de langue française veulent faire entendre leurs voix. Ils souhaitent des tribunes d'expression car ce qu'ils disent est d'un apport certain au patrimoine national tunisien et au patrimoine universel.

JEAN DÉJEUX
1^{er} janvier 1983.

13. Comité de rédaction : Jacqueline Daoud, Lorand Gaspar et Salah Garmadi (celui-ci est mort malheureusement dans un accident de la route, en mars 1982).